

de cuivre qu'il renferme. Rentrons, j'ai besoin de me recueillir après une journée si bien remplie.

Vendredi, 2 mars.

Ce matin nous devons faire une promenade sur le Nil, mais en passant d'abord par le bazar des comestibles. Il est parfaitement approvisionné, surtout en poisson. Sarcelles, canards sauvages, bécasses et bécassines, oies et dindons, y font aussi bonne figure. Je ne m'explique pas que tout cela soit si étique et momifié quand on nous l'offre sur table. Est-ce la faute du cuisinier? Est-ce celle du gibier? Le fait est qu'en dehors de l'agneau et du dindon, à peu près rien n'est ici mangeable.

Au milieu de la rue, on a égorgé un bœuf. On le détaille, et dans d'immenses balances de bois, telles qu'elles sont représentées dans la *Pesée des âmes*, on jette les fragments de l'animal. La rue est étroite; il faut passer entre le vendeur et les chalands, non sans emporter à nos chaussures un souvenir de la victime, car nos pieds glissent dans le sang.

Derrière des pyramides de savon, de riz, de pain arabe, de citrons, de koubi, des marchands accroupis fument leur narguileh, et, d'un œil à moitié fermé par la nonchalance, nous regardent paisiblement passer. Les légumes sont remarquables. Nous admirons surtout les oignons et les porreaux, pour lesquels les Israélites eurent tant

de faiblesses et de regrets, et les Égyptiens tant d'adorations et de sollicitudes :

Porrum et cœpe nefas violare et frangere morsu.

Et, à travers un soupir, nous ajoutons, en y changeant un mot, l'autre vers de Juvénal :

O sanctas gentes, quibus hæc nascuntur in hortis
Numina!...

Arrivés au pont du Nil, nous descendons sur la berge pour y louer une barque, ce qui, au premier moment, semble assez difficile. Il n'y en a pas de disponible. Nous allons et nous venons, fort embarrassés, à travers des femmes qui lavent. Un groupe d'étudiants d'El-Azhar procède aussi à sa lessive hebdomadaire. Ils sont dans le costume de l'humanité à son berceau. Plus loin on débarque des amphores et des gargoulettes qui viennent de la haute Égypte, du fourrage et de la paille de blé que l'on dresse en tas au hasard et sans précautions, l'hypothèse de la pluie n'étant pas admise ici. Soudain une voix toute française nous interpelle. C'est M. Longue, un très aimable Savoisien, qui veut mettre son dahabyeh, son yacht à vapeur et ses barques à notre disposition. Il est de ceux qui, élevés par le prêtre, aiment de le revoir et de lui faire accueil. Pour le yacht et le dahabyeh il faut attendre qu'ils rentrent demain d'Asyout. Il voudrait absolument nous en faire honneur, mais nos jours et nos heures sont

comptés. Remettre la partie ne serait pas notre affaire. Nous voici dispos, acceptons tout simplement sa barque. Elle est ornée de beaux tapis rouges. Sur un signe du maître, six rameurs en costume viennent y prendre place. Nous voilà sur le Nil. L'eau du fleuve est toujours chargée de limon. On prétend qu'en cet état elle n'en demeure pas moins la meilleure du monde. Cette affirmation me semble paradoxale. Je refuse d'en boire. De dépit mon rabat s'envole et va boire pour moi. Aussi heureux que Moïse, il est sauvé du Nil, mais par des mains moins délicates, car nos rameurs n'ont de propre que leurs vêtements.

Le coup d'œil sur Roudah d'un côté, et sur le pont de Kasr-el-Nil de l'autre, est éminemment pittoresque. Dans l'île, à travers les bosquets touffus, voltigent des huppés et des tourterelles. Sur le pont de fer se pressent pêle-mêle voitures, ânes, soldats, fellâhs, chameaux et voyageurs. Le fleuve mesure ici près d'un kilomètre de large. La brise souffle agréablement dans notre voile. Les rameurs chantent sur un ton nasillard un refrain triste comme tous les chants arabes. Dans son rythme languissant cette musique nous berce agréablement sur les flots. Un charme indicible s'élève des vagues larges et paisibles que roule le fleuve sacré. Nous en sommes saisis et comme enivrés. On respire la vie par tous les pores. La sensation ou le sentiment de l'existence éprouve ici de singulières modifications. Volontiers on laisse flotter l'âme, elle aussi, à travers les siècles passés, dans

ces incertitudes que garde l'antique histoire de l'Égypte, sans trop l'arrêter à aucun rivage, parce qu'il en est peu de bien connus et de scientifiquement explorés. Les moments passent vite. Il faut s'arracher à cette contemplation, où nul ne parle et où pourtant on entend des voix de partout qui pénètrent l'âme et qui l'enlèvent. Le pont va bientôt pivoter sur lui-même pour ouvrir un passage aux bateaux qui, arrêtés en grand nombre le long du fleuve, attendent l'heure réglementaire où ils pourront aller plus loin. Abordons avant qu'ils ne s'ébranlent. O merveille! nos rameurs ne veulent pas de baghchich, et nos instances ne les font pas capituler. M. Longue doit leur avoir donné des ordres sévères. Ce brave enfant de la Savoie nous a fait préparer une voiture qui nous rapporte à Korounfich. Il est midi passé.

Les derviches sont nombreux au Caire. On les a définis les moines et les francs-maçons de l'Orient. Je crois qu'ils ne sont ni l'un ni l'autre. Divisés en plusieurs sectes, ils se distinguent par la couleur de leurs turbans. Le plus grand nombre vivent dans leur famille, vaquant à leur travail quotidien et ne se réunissant que pour les cérémonies religieuses. Quelques-uns se groupent en communauté, ou, partisans de la vie errante, se mettent à rôder un peu partout, misérablement vêtus, le bâton à la main et des rubans d'étoffes diverses au bout du bâton. On les nomme fakirs, et ils vivent d'aumônes. Nous allons les voir tous

d'assez près, car aujourd'hui vendredi il y a séance chez les derviches tourneurs et chez les hurleurs.

A une heure, la voiture nous emporte du côté de la citadelle, vers la mosquée de Hassan, et devant un modeste édifice carré, surmonté d'un dôme, d'innombrables voitures stationnent déjà. C'est là Gamah-el-Akbar, la mosquée des derviches tourneurs. Nous entrons. Une barrière circulaire marque l'espace où doivent s'exécuter les pirouettes des valseurs. Dans une tribune, derrière une sorte de vaste moucharabieh, on voit les femmes arabes venues à la cérémonie. A côté d'elles, mais à découvert, sont les musiciens qui animent la fête. L'un d'eux joue du *nay*, espèce de flûte aux sons aigus. D'autres frappent sur le tam-tam. La phrase musicale qu'ils redisent invariablement est monotone; peu à peu elle vous pénètre et vous énerve. On comprend que, dans sa tristesse, elle finisse par communiquer une sorte d'agitation fébrile à ceux qui l'entendent, et même par transformer en extravagante folie le sentiment religieux que chaque derviche a dans son cœur. Un moment, au nombre de treize, nos hommes se tiennent assis à la gauche de leur cheïk, accroupi sur une peau de mouton. A voir leur recueillement profond, on sent qu'une pensée pieuse les obsède. Ils chantent avec enthousiasme le *Naat-esch-Chérif*, l'hymne saint au Prophète. Puis ils se lèvent et marchent tout d'abord avec une solennelle gravité, les bras croisés sur leur poitrine, dans l'enceinte circulaire. Leurs pieds nus traînent lente-

ment sur le sol. Ils saluent un espace réservé qui représente la place du fondateur de leur secte et la direction de la Mekke, puis leur cheïk, puis leur voisin, en s'arrêtant un instant pour reprendre bientôt après leur ronde toujours muette. Enfin ils se dégagent de leurs manteaux, et font les dernières et plus profondes révérences; après quoi, tenant les bras en l'air, tournant la palme de la main droite en haut et celle de la gauche vers la terre, le corps porté sur le pied gauche, les yeux fermés, les cheveux au vent, les vêtements soulevés à toutes voiles, ils s'élancent dans une valse presque sur place et une pirouette sans fin. Il paraît que cela honore singulièrement Allah et Mahomet. Ce qu'il y a de sûr, c'est que ce spectacle nous donne le vertige. Sans en attendre la fin, nous courons à notre voiture pour aller, à travers des rues poudreuses comme le désert, sur les bords du Nil, près de l'hôpital Kasr-el-Aïn, entendre les derviches hurleurs.

Le frère Angelème connaît le portier; il le salue de la formule ordinaire: « *Salam alaïk!* la paix sur toi! » qui nous rappelle la vieille salutation de l'intendant de Joseph aux enfants de Jacob¹.

Les derviches ont déjà fini leurs prières préliminaires. Debout, ils commencent à répéter: « Allah! Allah! » en faisant un mouvement saccadé de la tête en arrière et en avant. La musique, une flûte, une trompe et un jeu de timbales, contribue

¹ Genèse, XLIII, 23.

largement à accentuer l'ardeur des énergumènes et l'intensité de leurs cris. Les voix deviennent bientôt rauques, effrayantes, sauvages : on dirait le ronflement cadencé de la locomotive ou d'une collection de locomotives. C'est le perpétuel *la ilaha il Allah* qu'ils prétendent répéter au ciel et à la terre, comme leur invariable *Credo*, mais c'est hurlé par des gorges d'ours, de tigres et de lions. Ici encore les cheveux volent au vent, ce qui augmente l'horreur indescriptible de la scène. Le zèle de ces pauvres gens va certainement au delà de leurs forces. A droite et à gauche, des vieillards, par leurs gestes plus que par leurs voix, protestent de leur bonne volonté. Sous leur patronage, quelques enfants s'exercent à prendre part au *zikr*; c'est le nom de ces cérémonies. Une sorte d'improvisateur chante d'une voix glapissante des encouragements fantaisistes auxquels répond le rugissement général. Un dernier *Allah hou!* arrache un cri d'horreur à l'assistance. Quelques dames s'élancent vers la porte épouvantées. C'est la fin.

J'ai vu quelque chose de plus étrange et de plus inexplicable que tout cela chez les Ayssaouahs de Constantine. Ces frénétiques hurlent et valsent comme ceux-ci, mais en tenant une torche allumée sous leur vêtement et sur leur poitrine. Ils mangent du verre, de gros clous, de hideux scorpions que le marabout leur sert, d'après eux, avec trop de parcimonie. Ils passent leur langue sur un fer incandescent, nagent le ventre nu sur le tran-

chant d'un sabre, se traversent la figure et les bras avec des brochettes très effilées sans effusion de sang. Quand ils poussent leurs dernières clameurs en grim pant sur les colonnes de la mosquée, on se croirait dans une ménagerie de bêtes fauves. A un signe du marabout, assis dans sa niche, tout rentre dans l'ordre et personne n'a de mal.

Nous allons au consulat prendre des nouvelles de France. Elles sont vieilles quand elles y arrivent. Je m'étonne que le télégraphe ne transmette pas aux représentants de notre pays un résumé quotidien de ce qui se passe à la capitale. M. Wilson est condamné; c'est un soulagement pour la conscience publique. La voiture nous conduit ensuite à la poste. Il y aura des lettres à notre adresse, les premières qui nous arrivent dans l'exil.

Le fils du cocher, pour gagner son baghchich, est descendu du siège et s'est transformé en saïs. Il court devant notre landau, écartant de ses cris et menaçant de sa baguette les paresseux ou les affairés qui sont sur la route. Les saïs des grands seigneurs, mieux costumés que lui, portent des vestes brodées d'argent et d'or. Leurs manches larges et leur jupe volumineuse flottent au vent, tandis qu'ils crient, qu'ils volent, qu'ils frappent. Soyons justes pour notre jeune coureur. De tous ceux que nous avons vus, nul n'avait ni les jambes plus nerveuses, ni la voix plus stridente, ni l'allure plus dégagée. Il a mérité son pourboire.

Samedi, 3 mars.

Nous retournons au musée de Boulaq. L'étude de ses antiquités prendra toute cette journée. M. Vigouroux relève çà et là des notes précieuses. Une fois de plus je jouis de son bonheur. Mais, faut-il que je le confesse, ma défiance vis-à-vis de l'égyptologie s'accroît. Tandis qu'il butine avec ardeur, comme une vaillante mère abeille au milieu des fleurs, je me laisse aller plus que jamais à mes appréciations sceptiques. Comme il est bon, il ne s'en fâche pas. Peut-être, au fond, entrevoit-il que je pourrais avoir raison.

Au reste, voici le résumé des pensées qui m'ont obstinément poursuivi ce matin.

Tout ce qui est dans ce musée, je devrais dire tout ce qui est en Égypte me semble beaucoup plus curieux qu'instructif; car enfin, après tant de fouilles si habilement conduites, tant de découvertes si heureusement réalisées, tant d'exhibitions de momies ou de monuments si glorieusement acclamées, que savons-nous de plus pour l'intérêt et la haute éducation de l'humanité? Quelques noms que chacun écrit et prononce à sa manière, quelques détails sans importance historique considérable, des combinaisons de dynasties fort embrouillées: voilà tout. Comme preuve de la sagacité, de la patience, du courage de nos égyptologues, c'est prodigieux; comme résultat scientifique, ce

n'est rien. Et je crains que l'avenir ne produise pas davantage. N'oublions pas que l'Égypte a toujours été un peuple enfant. Jusqu'à l'heure présente, il me semble n'avoir guère écrit que des puérités. J'en juge par ce que j'ai vu. Pourquoi supposer que toute sa philosophie et sa science sont encore dans la terre? Considérons d'autre part que, sauf ses incursions périodiques au delà de la Palestine pour se heurter contre des nations qui venaient ensuite l'écraser chez lui, il a vécu très longtemps séparé du reste du monde. Pourquoi donc attendre de sa propre histoire des illuminations capables d'éclairer l'histoire des étrangers? Au point de vue scripturaire, sans doute, il pourra être intéressant de savoir quels Pharaons furent en rapport avec Joseph, Moïse, les rois de Juda et d'Israël, mais c'est tout. Ce résultat obtenu, — nous en sommes loin encore, — il n'y aura plus qu'à sceller la page du livre et à laisser étudier l'Égypte aux amateurs de simples curiosités.

Je me garderai d'en dire autant des études assyriologiques. Là le champ est immense, et, au point de vue de l'histoire profane autant que de l'histoire sacrée, les résultats peuvent être des plus féconds. Ces pays de l'Euphrate et du Tigre touchent au berceau de l'humanité d'une manière plus certaine que l'Égypte avec ses extravagantes dynasties, et, en tout cas, ils sont plus directement mêlés au développement des grands peuples du monde. Les bibliothèques qu'on y trouve, dressées en forme

de montagnes, nous apprendront autre chose que les stèles, monotones par leurs redites, de tous les tombeaux égyptiens ou les vaines inscriptions des temples et de leurs obélisques. Comme pour me donner raison, une des découvertes les plus importantes que l'on vient de faire ces jours-ci en Égypte se rattache justement à l'Assyrie. C'est une correspondance cunéiforme enfouie sous les sables de Tell-el-Amarna.

Ces pensées me consolent de ne pouvoir faire dans la haute Égypte le voyage projeté. Nous sommes arrivés ici un mois trop tard. Entreprendre de remonter le Nil serait nous condamner à rester en Orient jusqu'en juillet, ce que nous ne voulons pas. Le consul général nous a d'ailleurs parlé d'incidents militaires assez graves qui viennent de se produire au-dessus de la première cataracte. M. Victor Guérin compte nous rejoindre à Jaffa dans une semaine. Contentons-nous donc de bien voir la basse Égypte. Là, je le répète, sont les souvenirs bibliques qui demeurent la principale préoccupation de notre voyage.

Mes regrets à Abydos, le pays d'Osiris et son tombeau, à moins que, selon Plutarque, il n'ait été enseveli à Mémphis. Nous ne verrons pas ce temple de Séthi I, dont le plan semble inintelligible, mais où l'on admire les chefs-d'œuvre de Hi, le grand sculpteur de ce temps-là, les tablettes des soixante-seize rois depuis Ménès jusqu'à Séthi I, Ramsès II, encore jeune, offrant au dieu sa statue d'or, et sur les colonnes ces oiseaux avec l'étoile

au front, que l'on nomme des phénix et qui avaient peut-être quelque parenté avec les chérubins du tabernacle. Il n'est pas douteux, pour qui étudie la disposition des temples égyptiens avec leur propylone, pylône, pronaos ou portique, sékos ou sanctuaire, autel ou saint des saints, qu'il y a un rapport entre la maison des dieux égyptiens et celle que Moïse prépara pour le Dieu d'Israël. A Abydos encore est le temple de Ramsès I, dédié à Osiris avec une partie de murs garnie d'albâtre très précieux.

Nos regrets à Dendérah avec son temple mieux conservé, parce qu'il est plus récent. Il fut fini sous Tibère. A son plafond était attaché ce zodiaque de l'époque ptolémaïque, qui fut transporté à Paris en 1822 et y devint l'occasion d'une si humiliante déconvenue pour la science présomptueuse, sans espoir toutefois de l'avoir rendue plus prudente à l'avenir.

Nos regrets à Thèbes aux cent portes ou, ce qui est plus vraisemblable, aux cent pylônes; car Thèbes n'eut pas de remparts. Là sont tous les souvenirs qui peuvent lutter d'importance avec les pyramides; là on admire les monuments gigantesques où les rois ont écrit leurs batailles, leurs panégyriques, leur vanité. La main des barbares en a détruit une partie, et la colossale statue de Ramsès II, sur son trône, les mains sur les cuisses, pour marquer le repos du lion après la victoire, n'a pas trouvé grâce devant eux. On serait mal venu à ne pas juger intéressant de lire au Ramesseum l'histoire des guerres contre les Khétas. Mais

quand on sait à quoi il faut réduire ces expéditions si étrangement surfaites, on éprouve une légitime défiance pour les éloges que se sont donnés ces singuliers conquérants et une profonde pitié pour leurs vaniteuses prétentions.

Regrets aux colosses encore debout dans ces solitudes, où toutefois celui de Memnon ne résonne plus aux rayons du soleil levant.

Regrets aux temples de Thouthmès III et Ramsès III, aux scènes historiques, religieuses, guerrières, gravées sur les murs de Médinet-Abou; aux tombeaux des rois, où se trouve celui de Menepthta, fils de Ramsès II et Pharaon de l'Exode.

Regrets au grand temple de Karnak, avec sa vaste cour, la plus belle des anciens monuments de l'Égypte. Dans les scènes qui y sont gravées se trouvent les fameuses listes de Sésac. Nous aurions été heureux de voir les noms bibliques de Sunam, Taanach, Gibeon, Aïalon, Megiddo, et les autres, mentionnés par un Pharaon près de mille ans avant Jésus-Christ. Nous nous serions contentés de lire sur le bouclier du vingt-neuvième personnage, dans le groupe des cent cinquante qui sont devant le Pharaon conquérant : *Yuteh-Mark* au lieu de *Yutah-Malek*. C'est l'une des places conquises, et non pas le roi de Juda, qui y est désignée. Mais qu'importe? on est d'autant plus heureux de trouver là ces témoignages rendus à l'histoire biblique, si insignifiants soient-ils, qu'au milieu de tant d'inscriptions on a le regret de ne pas en voir d'autres.

Regrets à la première cataracte, à Philæ et à son temple d'Isis; à Ipsamboul, la relique la plus considérable de l'Égypte après Thèbes et les pyramides.

Serions-nous plus forts contre les adversaires de la révélation si nous avons vu de nos yeux ces monuments très célèbres, mais assez inutiles, semble-t-il, au progrès intellectuel et moral de l'humanité? Ce n'est pas probable, et quand mon ami pousse un soupir dont je comprends la signification éloquentes, je lui répète : « *Schouff Allah!* Dieu le voit! c'est impossible, vous n'en serez pas moins savant pour cela. »

Dimanche, 4 mars.

Nous allons passer une partie de la journée chez les PP. Jésuites. Ces hommes sont une force. Tout à leur devoir, d'une abnégation personnelle qui touche à l'héroïsme, lutteurs patients et énergiques, ils font l'œuvre de l'Église là où d'autres semblent ne pouvoir rien. Ils vont chercher au sein même du schisme et de l'hérésie les futurs auxiliaires de leur apostolat.

Une des races les plus intéressantes qui vivent aux bords du Nil est assurément la race copte. Elle représente les autochtones. Groupée dans la suite des temps aux environs de Coptos (Koupt ou Koupt), dans la haute Égypte, elle a pris son nom de la ville autour de laquelle elle vivait.

Bien que les Coptes se soient mêlés aux Grecs, aux Romains et aux Arabes, leur type ne s'est pas

perdu, et on le retrouve encore dans une partie du peuple égyptien avec tous les caractères qui distinguent les statues pharaoniques.

Les vingt-deux jeunes gens que les Pères ont amenés ici du Fayoum ou de la haute Égypte pour les instruire, et que l'on nous présente, sont presque tous d'une taille au-dessus de la moyenne. Ils ont les épaules fortes, les bras nerveux, la main fine, la jambe sèche, le pied long, la tête forte, les yeux grands et taillés en amande, la bouche large avec ce sourire à peine ébauché qui garde une expression continuelle de tristesse et de bonté.

Depuis longtemps les Coptes ont abandonné leur langue nationale. Ils parlent tous l'arabe, et si leurs prêtres murmurent encore quelque formule de prière dans l'ancien idiome des Pharaons, c'est d'ordinaire sans la comprendre et en la faisant suivre d'une traduction à l'usage du public. Au reste, depuis Alexandre et les Ptolémées, le vieil idiome avait subi l'influence de la langue grecque, lui empruntant à peu près la forme de ses lettres, subissant plusieurs de ses locutions, et enfin acceptant d'être écrit désormais de gauche à droite, comme nos langues européennes.

La religion chrétienne précipita encore cette décadence, l'Église d'Orient parlant grec comme ses grands docteurs. Quoi qu'il en soit, on s'est trouvé fort heureux de pouvoir recueillir assez d'épaves de cette antique littérature pour reconstituer la langue copte et rendre ainsi possible la lecture phoné-

tique des hiéroglyphes. Les PP. Jésuites poursuivent activement cette résurrection, et on entrevoit le jour où leurs séminaristes iront dans les vieux monastères, exhumer de la poudre où ils dorment des trésors inappréciables. Leurs découvertes, sans être indifférentes à l'égyptologie, contribueront surtout à nous faire connaître le christianisme primitif dont l'Égypte fut une des glorieuses conquêtes.

Sur les cinq cent mille coptes qu'on trouve dans la haute vallée du Nil, c'est tout au plus si l'on compte aujourd'hui vingt mille catholiques. De bonne heure cette nation accepta les erreurs d'Eutychès sur l'unité de nature en Jésus-Christ et les doctrines monothélites qui s'y rattachent. L'hérésie qu'elle professe est une des aberrations théologiques les plus incompréhensibles, puisqu'elle supprime en Jésus la nature humaine, celle que nous touchons le plus immédiatement et par laquelle il est devenu membre et sauveur de l'humanité. C'est depuis le concile de Chalcédoine, en 451, que les Coptes vivent séparés de l'Église catholique. Un patriarche, toujours choisi parmi les moines du couvent de Saint-Antoine au désert, des évêques, des archiprêtres, des prêtres et des diacres, constituent leur hiérarchie religieuse. La vie monastique est en honneur chez eux. Ils aiment les longues cérémonies. Leur liturgie se rattache à celles de saint Marc, de saint Grégoire de Nazianze et de saint Basile. C'est les pieds nus qu'ils célèbrent le saint sacrifice.